

Il y a un doute *rationnel, scientifique*, suspension provisoire du jugement entre une affirmation et une négation qui présentent des raisons d'égale valeur, suspension inspirée par la prudence et par un désir sincère du vrai. C'est de ce doute que Bossuet dit : « C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. Celui qui juge certain ce qui est certain, et douteux ce qui est douteux, est un bon juge. » Ce qui est visiblement faux, il faut le repousser; ce qui est douteux, il faut l'étudier, car pouvant être vrai ou faux, on doit, après examen, l'accepter dans le premier cas, le rejeter dans le second.

Ce doute, qu'on nomme aussi doute *méthodique* ou *factif*, est un des moyens d'arriver à la vérité, une des conditions de la science réfléchie, un commencement de science. Il est le point de départ et le fond de la méthode cartésienne. Saint Thomas en a usé bien avant Descartes, mais sans en outrer comme lui l'application, sans l'ériger en système, sans faire table rase de la science acquise et des croyances établies légitimement.

Le doute de Descartes a le défaut d'être *universel*, de porter sur les premiers principes, au moins en ce qui touche à la spéculation. Il n'y a jamais lieu d'appliquer ce doute aux vérités premières, soit empiriques, soit rationnelles, précisément parce qu'elles sont évidentes et que ni les préjugés ni les passions ne peuvent les atteindre : le doute, même hypothétique et provisoire, est impossible par rapport à ces vérités : on ne peut les mettre sérieusement en question. De plus, le doute cartésien est *invincible* et conduit au scepticisme : il est impossible d'arriver à un principe ferme, si l'on doute des vérités premières et du principe connaissant lui-même. Comment cette intuition de conscience, devant laquelle il s'arrête : « Je pense, donc je suis, » quoique très évidente en elle-même, peut-elle être légitimement acceptable pour un philosophe qui doute de toute science humaine et a cessé de croire à la véracité de ses facultés ?

Descartes va plus loin; il déplace la base de la certitude en la mettant tout entière dans la preuve de l'existence de Dieu, sans laquelle, d'après lui, on ne peut jamais être certain d'aucune chose, pas même de cette vérité que 2 et 3 font 5. Ainsi toute science repose sur l'évidence, et l'évidence elle-même a pour point d'appui la véracité de Dieu. Mais comment l'esprit humain peut-il prouver l'existence et la véracité de Dieu, sinon à l'aide de ses propres idées, auxquelles, par hypothèse, il n'a pas le droit d'avoir confiance ? — Descartes commet ici, comme nous le verrons plus loin, le sophisme appelé cercle vicieux.

Enfin, il y a un doute *irrationnel*, contre nature, le doute *systematique*, qui n'est pas autre chose que le scepticisme, et qui consiste à douter pour douter, à s'arrêter dans le doute comme dans une fin, comme dans un état définitif de la raison. Le doute méthodique implique la foi à la vérité et à la possibilité d'y parvenir; le doute du sceptique consiste à croire que la vérité n'est pas ou que nous ne pouvons pas la connaître.

Ce doute-là n'est pas, comme l'a dit Montaigne, « un mol oreiller pour une tête bien faite, » à moins qu'il ne soit le fruit de l'apathie intellectuelle et de l'indifférence, auquel cas ce n'est pas à « une tête bien faite » qu'on a affaire, mais à une tête déséquilibrée et déformée. Les angoisses, les souffrances morales, les aveux des victimes du doute sont une réfutation, hélas! trop élo-

quente de la parole de Montaigne¹. Le repos de l'esprit est dans la certitude, dans la science et dans la foi.

L'homme est fait pour croire et pour savoir, non pour ignorer ou pour douter. On ne vit pas de négation. Tout homme a naturellement le désir de savoir; or savoir, c'est connaître avec certitude. Un désir naturel ne saurait être vain. Le désir naturel de savoir que tout homme éprouve a donc un objet et un terme, et il suppose, dans le sujet, des facultés pour saisir et atteindre cet objet. L'entendement est fait pour connaître le vrai : c'est une faculté active, dont l'état normal ne saurait être l'inertie qu'implique le doute, mais plutôt le travail d'investigation, de recherche, de discussion, pour la conquête de la vérité. Le doute n'est pas plus l'état normal de l'intelligence que la maladie n'est l'état normal du corps.

« La nature, comme l'affirme Pascal, est invinciblement dogmatique, » et c'est vainement que l'homme accuse et décrie la raison; jamais il ne parvient à triompher de sa propre raison. De même que ceux qui nient le témoignage des sens montrent par leurs actes qu'ils y croient absolument, de même ceux qui accusent la raison d'impuissance et d'incertitude parlent, raisonnent et concluent sans cesse en vertu de sa puissance et de sa certitude.

« La négation de toute vérité ne peut se poser sans contradiction; car cette proposition : « Il n'y a point de vérité, » nie par hypothèse son contenu. Celui qui l'affirme abuse de la parole humaine et ne s'attribue pas même la réalité d'une ombre pensante; car il y a de la vérité dans une ombre. « Ne rien accepter de vrai, c'est s'établir au niveau de la plante, dit saint Thomas, attendu que les animaux ont dans leur principe animateur des conceptions déterminées. » Il faut donc conclure qu'il y a une vérité intellectuelle, reposant sur une vérité essentielle, laquelle a sa source en Dieu, qui est l'absolue vérité. » (*Dict. apolog.*, art. *Certitude*.)

« Il n'y a rien à répondre au scepticisme absolu, parce qu'il n'y a rien à répondre à qui fait de ses idées, de sa parole, de son doute même, un objet de doute. » (LACORDAIRE.) Saint Augustin montre le sceptique se réfutant ainsi lui-même : « Tout homme qui comprend qu'il doute comprend quelque chose de vrai et possède la certitude de cette vérité qu'il comprend; il a donc une certitude de la vérité, et, par conséquent, cet homme qui doute de la vérité a en lui-même une vérité dont il ne peut douter; et par cela même il confesse la vérité. » (*De la vraie religion*.)

L'esprit ne doute qu'en théorie; en pratique, il affirme toujours. — « Le doute est un état théorique de l'esprit, qui, pesant les raisons pour et les raisons contre, les trouve équivalentes et se déclare fixé dans l'incertitude, c'est-à-dire qu'il renonce à se décider. En réalité, cet acte de renonciation est une affirmation certaine d'impuissance, donc une certitude; d'ailleurs, à chaque fois que l'esprit se posait le problème de la vérité du jugement en question, il voyait

¹ Voir l'ouvrage de M^r Bannard : *les Victimes du doute*. On connaît les accents que le doute inquiet, qui cherche, bien qu'il se croie impuissant à trouver, a inspirés à l'une de ses victimes :

... Malgré moi, l'infini me tourmente :
Je n'y saurais songer sans trouble et sans espoir,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir...
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme. (A. DE MUSSET.)

L'histoire de la négation est depuis longtemps écrite dans la vie humaine; on la reconnaît presque toujours à l'un de ces deux signes : faiblesse de l'intelligence, lâcheté du cœur. Nier est la chose la plus facile du monde; il n'y a rien à faire pour soutenir une négation, et c'est ce qui explique pourquoi elle va si bien à l'orgueil du cœur et à la médiocrité de l'esprit.

une raison pour ou une raison contre, conséquemment il affirmait l'existence de ces raisons. L'esprit donc ne doute qu'en théorie, en pratique il affirme toujours. » (FONSEGRIVE, t. II, *Métaphysique*.)

Opinion. — L'opinion est une croyance mêlée de doute et variable; elle n'est pas sans fondement; elle repose sur des motifs plus ou moins vraisemblables, mais n'a pas de certitude; elle implique toujours une certaine crainte de se tromper.

EXEMPLES. — Croire qu'Aristote est le plus grand philosophe de l'antiquité, que Napoléon est supérieur à Alexandre et à César. — Les anciens regardaient l'esclavage comme une nécessité sociale; avant Copernic et Galilée, on croyait la terre immobile; c'était un principe de l'ancienne physique que la nature a horreur du vide; tout le XVII^e siècle ajoutait foi aux tourbillons de Descartes. — Lorsque Pascal dit que l'opinion est la reine du monde, c'est dans un autre sens qu'il prend ce mot; il entend l'opinion publique: l'ensemble des idées reçues, des maximes courantes.

« Regardez les hommes agir, vous les verrez s'imposer de grands sacrifices pour conquérir le suffrage de leurs semblables. L'empire de l'opinion est immense, la vanité seule ne l'explique pas; il tient sans doute à la vanité, mais il a des raisons plus profondes et meilleures. Nous jugeons que les autres hommes sont, comme nous, sensibles au bien et au mal, qu'ils distinguent la vertu et le vice, qu'ils sont capables de s'indigner et d'admirer, d'estimer et de respecter, comme de mépriser. Cette puissance est en nous, nous en avons la conscience, nous savons que les autres hommes la possèdent comme nous, et c'est cette puissance qui nous épouvante. L'opinion est notre propre conscience transportée dans le public, et là, dégagée de toute complaisance et armée d'une sévérité inflexible. Au remords dans notre propre cœur répond la honte dans cette seconde âme que nous nous sommes faite et qui s'appelle l'opinion publique. Il ne faut pas s'étonner des douceurs de la popularité. Nous sommes plus sûrs d'avoir bien fait, quand, au témoignage de notre conscience, nous pouvons joindre celui de la conscience de nos semblables. Il n'y a qu'une seule chose qui puisse nous soutenir contre l'opinion et même nous mettre au-dessus d'elle: c'est le témoignage ferme et assuré de notre conscience, parce qu'enfin le public et le genre humain tout entier en sont réduits à nous juger sur l'apparence, tandis que nous, nous nous jugeons infailliblement et par la plus certaine de toutes les sciences. » (COUSIN, *du Vrai, du Bien, du Beau*, XI^e leçon.)

Opinion, science. — Entre le mot *science* pris au sens large de *connaissance* raisonnée, et le mot *opinion*, il y a la même différence qu'entre *savoir* et *croire*, si on entend ce mot au sens de *avoir foi à autrui* ou *affirmer d'après une expérience vague*.

La science implique la certitude, et l'opinion, le doute: l'opinion est plus ou moins probable et peut avoir une infinité de degrés. La science est toujours vraie, autrement elle ne serait pas la science, elle est comme la vérité impersonnelle, stable et permanente; l'opinion peut être vraie ou fautive, elle est individuelle et changeante. Le langage, qui renferme une profonde philosophie, indique ces différences; on dit: *mon opinion*, on ne dit pas: *ma vérité*; on parle d'hommes qui *changent* d'opinion, qui *s'entêtent* dans leur opinion, qui reçoivent leurs opinions *toutes faites*, toutes choses qui indiquent que l'imagination, le milieu, l'intérêt, l'amour-propre, sont d'ordinaire pour beaucoup dans les opinions, tandis que la science est l'œuvre de la raison et de l'expérience; elle forme un tout cohérent et solidaire de vérités enchaînées systématiquement.

Origine de l'opinion: probabilité. — L'opinion est produite par la *probabilité*. La probabilité est à l'opinion ce que l'évidence est à la certitude.

La *probabilité*, c'est l'apparence de vérité ou vraisemblance. Un jugement est *probable*, quand les raisons d'y croire l'emportent sur les raisons de n'y pas croire; en d'autres termes, quand les raisons *pour* l'emportent sur les raisons *contre*.

On distingue deux sortes de probabilité: la probabilité *mathématique*, qui peut être calculée, et la probabilité *morale*, dans laquelle on *pèse*, on *évalue* les raisons plutôt qu'on ne les *compte*.

« L'expression mathématique de la probabilité, dit Laplace, est une fraction dont le numérateur est le nombre de cas favorables, et le dénominateur le nombre de cas possibles. » Si, à une loterie qui compte mille billets, on en a pris vingt, la probabilité de gain est de 20/1000 ou 1/50. Outre les loteries, on peut citer, comme applications du calcul des probabilités, les combinaisons de jeux de hasard, les tables de mortalité, les assurances.

La probabilité *morale* a surtout son application en histoire et dans l'administration de la justice, pour l'appréciation des témoignages. Elle est le caractère de toutes les hypothèses scientifiques: une hypothèse est d'autant plus probable qu'elle s'accorde avec un plus grand nombre de faits connus, et que le nombre des faits constatés ou présumés qui la contredisent est plus restreint.

Dans la vie pratique, ne vouloir se décider que d'après les certitudes serait se condamner à n'agir pour ainsi dire jamais. « Suivre les vraisemblances, a dit J. de Maistre, telle doit être la devise de l'homme sage pour régler sa conduite; car la vie entière n'est qu'un calcul continu de probabilités...; quant à n'agir qu'à coup sûr, il faudrait alors renoncer à vivre. » Napoléon I^{er} disait: « Dans tout ce qu'on entreprend, il faut donner les deux tiers à la raison et l'autre tiers au hasard; augmentez la première fraction, vous serez pusillanime; augmentez la seconde, vous serez téméraire. »

Il ne faut pas oublier cependant que la probabilité ne remplace pas la certitude, et que, surtout dans les questions qui importent à notre destinée, nous n'en sommes pas réduits à des conjectures, comme le prétend le probabilisme.

Différence entre la certitude, l'évidence et la probabilité. — Il ne faut pas confondre l'évidence et la certitude avec la probabilité. Dans la probabilité, il y a des raisons pour et des raisons contre, des chances favorables et des chances défavorables. La certitude et l'évidence, de même que la vérité, n'ont pas ce caractère.

D'une urne qui ne contient que des boules blanches, il est évident, je suis certain que je tirerai une boule blanche; mais d'une urne qui contient cent boules blanches et une noire, il n'est pas évident, je ne suis pas certain que je tirerai une boule blanche: je n'en ai qu'une très forte probabilité¹.

La probabilité augmente proportionnellement aux chances et aux raisons favorables, diminue proportionnellement aux chances et aux raisons contraires. L'expression de *chance* convient surtout quand il s'agit d'un événement qu'on attend; s'il s'agit d'une opinion, ce ne sont pas des chances, mais des raisons qu'on oppose.

¹ *Certain, sûr.* — *Certain*, ce dont on ne peut douter. *Sûr*, ce sur quoi on peut se fier. La nouvelle est *certaine*, elle vient par une voie *sûre* (des choses). Une personne *certaine* sait d'une façon indubitable; à une personne *sûre* on peut se fier (des personnes).

Quiconque est loup agisse en loup;

C'est le plus certain de beaucoup.

(LA FONTAINE.)

Ici, *certain* est mis pour *sûr*. — *J'ai la persuasion, je suis persuadé*, dit moins que *j'ai la certitude, je suis certain*. S'il s'agit d'événements futurs dépendant de la liberté de l'homme, *je suis sûr* vaut mieux que *je suis certain*. — Je suis *sûr* et *certain* est une expression fautive.

V. — LA FOI

La foi, c'est la croyance au témoignage. « Lorsqu'on croit quelque chose sur le témoignage d'autrui, ou c'est Dieu que l'on croit, et alors c'est la foi *divine*; ou c'est l'homme, et alors c'est la foi *humaine*. » (BOSSUET.)

La foi *divine*, ou plutôt la foi *religieuse*, est la croyance au témoignage de Dieu, qui ne saurait ni se tromper ni nous tromper. Ce témoignage est rendu évident par les miracles et les prophéties.

Dieu seul, en effet, peut faire de vrais miracles et de vraies prophéties; or il en a fait pour distinguer et confirmer son témoignage. Ce témoignage, qu'on nomme la *révélation*, est un criterium certain pour les vérités surnaturelles, mais il a besoin d'être démontré; il ne peut pas se passer de l'évidence; il suppose la certitude préalable de la raison, de la conscience, du témoignage des hommes. « Avant de croire il faut voir, dit saint Augustin; et c'est parce que vous voyez quelque chose que vous croyez ce que vous ne voyez pas. »

La foi *humaine*, qui sert de base à l'histoire, est la croyance au témoignage des hommes. « En certains cas, elle peut aussi être indubitable, quand ce que les hommes rapportent passe pour constant dans tout le genre humain, sans que personne le contredise » (BOSSUET), et quand, la possibilité de mensonge ou d'erreur étant écartée, on est certain de la valeur du témoignage. (Sur cette question, voir plus loin, 8^e leçon : *Méthode des sciences historiques*.)

La foi est un *besoin*, une loi de notre nature intellectuelle et morale. Toute science implique un acte de foi à l'intelligibilité des choses qui en sont l'objet et à l'efficacité de nos moyens de les connaître. La science, en effet, est la recherche des raisons, c'est-à-dire des causes, des lois, des fins; or on ne les recherche que parce qu'on croit à leur existence et à la possibilité de les découvrir. « Pour faire la science, dit Claude Bernard, il faut d'abord croire à la science, et croire à la science, c'est croire que rien ne se produit sans raisons déterminées. » C'est un fait général que, appuyés sur la certitude des principes premiers, nous exerçons nos facultés de connaissance et nous les appliquons à leur objet avec sécurité et sans hésitation. Notre conduite montre que nous croyons à une correspondance, à une adaptation naturelle, entre nos facultés et la vérité qui est dans les choses.

Remarquons toutefois que si j'admets la légitimité de mes facultés, ce n'est nullement par une simple croyance, par un acte de foi naturelle, comme disait Jouffroy, mais par une *claire vue*; car je perçois que mes facultés, appliquées à leur objet propre et exercées dans des conditions normales, sont des organes de vérité. Le point de départ de la connaissance n'est pas la foi, même naturelle, mais l'*intuition*, et il y a beaucoup d'inconvénients dans l'opinion contraire de Jouffroy et de Gratry.

Cette foi *instinctive* n'est, en quelque sorte, que notre premier mouvement en présence de la vérité; c'est la manifestation de notre penchant pour la vérité. La foi *raisonnée* se greffe sur celle-là. Qu'il s'agisse de science et de vérités positives, ou de religion et de vérités révélées, l'homme ne croit que parce qu'il voit qu'il doit croire : « L'usage de la raison se trouve nécessairement à la base de l'acte de foi. » (Cardinal PIE.) — La raison discute et pèse les motifs de

crédibilité; elle ne donne son adhésion qu'à la vérité évidente ou démontrée, qu'au témoignage soit humain, soit divin, dont l'authenticité et la véracité sont bien prouvées. Bien que surnaturelle dans son principe et dans son sujet, la foi chrétienne non seulement n'exclut pas, mais implique notre coopération intellectuelle. Lorsque la raison a examiné les titres de la révélation à notre croyance, quand elle a librement porté son jugement sur la crédibilité des vérités proposées par l'Église, « elle peut librement y adhérer, sous l'influence de la grâce, par un acte propre, indépendamment, nullement contraint, qu'elle pourrait tout aussi bien ne pas produire. » (*Dict. apolog.* ¹)

Foi, science. — Croire, en général, c'est adhérer à une vérité, non à cause de l'évidence intérieure d'une proposition, mais à cause de l'autorité d'un témoignage. Si l'on croit et que l'on comprend, il y a *science*; si, sans comprendre, on adhère au témoignage, il y a *foi*.

Les principes scientifiques ne sauraient tenir lieu des principes moraux, comme le prétendent ceux qui imaginent que la science pourrait être la religion de l'avenir. Quand il faut agir, savoir ne suffit pas, il faut croire. « On n'est fort que de ce que l'on croit, et non pas de ce que l'on sait, » a dit Maine de Biran. Les grandes inspirations, les grands héroïsmes, les grandes œuvres naissent des fortes croyances. « Qui que vous soyez, voulez-vous avoir de grandes idées et faire de grandes choses? Croyez, ayez une foi! Ayez une foi religieuse, une foi patriotique, une foi littéraire... Sachez d'où vous venez, pour savoir où vous allez... Il ne suffit pas de penser, il faut croire. C'est de foi et de conviction que sont faites, en morale, les actions saintes, et en poésie les idées sublimes. » (VICTOR HUGO.)

« On semble fonder de grandes espérances sur la science pour l'amélioration morale de l'humanité; on se trompe : les progrès de la science tournent à l'accroissement du bien-être, mais non de la moralité; la richesse rend les hommes plus exigeants, plus délicats, plus difficiles à satisfaire; elle ne les rend pas meilleurs; en créant des plaisirs, des désirs et des besoins nouveaux, elle soumet la volonté à des épreuves nouvelles sans lui donner plus de force pour en triompher. » (VESSIOT, *Chemin faisant*. — Lire, sur ce sujet, *Ozanam*: conclusion de la 40^e leçon, tome I.) « Le principe logique de tout ce que le moyen âge fera de grand, dit-il, sera la foi, le besoin de croire, cette puissance que l'homme trouve en lui-même, quand il croit; car, prenez-y garde, ce n'est qu'à la condition de croire que l'homme peut arriver à aimer; la théologie n'est si puissante que parce qu'elle est, en même temps, principe de foi et d'amour. »

TABLEAU ANALYTIQUE

DIVERS ÉTATS DE L'ESPRIT	I. Vérité et erreur.	Les divers états de l'esprit par rapport au vrai et au faux sont : la certitude, l'ignorance, l'erreur, le doute, l'opinion et la foi.
		Objectivement, la vérité, c'est ce qui est; l'erreur, ce qui n'est pas; Subjectivement, la vérité est l'accord de la pensée avec son objet; l'erreur, le désaccord de la pensée et de son objet. Nous sommes dans la vérité, quand nous pensons les choses comme elles sont; dans l'erreur, quand nous les pensons autrement qu'elles ne sont. Il faut distinguer l'erreur de fait (voir les choses autrement qu'elles ne sont) de l'erreur de raisonnement, qui tire des conclusions de principes où elles ne sont pas contenues.

¹ Notons ici cette parole de J. de Maistre contre les traditionalistes : « C'est toujours le même sophisme qui égare : dès que vous séparez la raison de la foi, la révélation, ne pouvant plus être prouvée, ne prouve plus rien. »

L'évidence est la clarté d'une proposition qui exclut tout doute : par exemple, les principes premiers ;
La certitude est l'assurance raisonnée de l'esprit de posséder la vérité : elle naît de l'évidence.
Il y a corrélation entre l'évidence et la certitude : la première est surtout *objective*, la seconde est plutôt *subjective*.
La certitude repose ou sur l'évidence, ou sur une *démonstration exacte*, ou sur un *témoignage digne de foi*. — Mais comme la démonstration et le témoignage n'ont de valeur que s'ils s'appuient sur des principes évidents, il en résulte que la certitude naît toujours de l'évidence.

Différentes espèces de certitude.

- On distingue :
1° La *certitude physique*, croyance de l'esprit au témoignage des sens ;
2° La *certitude psychologique*, croyance de l'esprit au témoignage de la conscience ou sens intime ;
3° La *certitude métaphysique*, croyance de l'esprit aux vérités premières de la raison ou aux axiomes ;
4° La *certitude logique*, croyance de l'esprit aux résultats du raisonnement et de la démonstration ;
5° La *certitude morale*, croyance de l'esprit au témoignage des hommes, à la tradition.
Toutes ces sortes de certitude reposent sur nos moyens naturels de connaître : sens, conscience, raison.

II. Certitude et évidence.

Les criteriums de la certitude

Valeur de ces diverses sortes de certitude. — Ces diverses sortes de certitude et d'évidence sont d'égale valeur.
L'évidence mathématique, par exemple, est d'une autre sorte que l'évidence morale, mais ne lui est pas supérieure.
Une règle très importante, c'est de ne demander en chaque ordre de vérités que le genre de certitude qu'il comporte.

On appelle *criterium* ou *critère* le signe, la marque distinctive de la vérité ;
Chaque ordre de vérité ou de certitude a son critère spécial : les sens, pour la perception extérieure ; la raison, pour les vérités premières, etc. — Tous doivent se ramener à l'évidence.
Les *sceptiques* ne reconnaissent aucun criterium, niant l'existence de la vérité ;
Les *sensualistes* et les *matérialistes* ne reconnaissent pas d'autre criterium que les sens ;
Les *idéalistes* ne s'en rapportent qu'à la raison ;
Les *cartésiens* ne s'en rapportent qu'à la conscience, qui, en dernière analyse, repose sur l'autorité et la véracité divines ;
Les *traditionalistes* placent le fondement de la certitude dans le *consentement universel* et l'autorité ;
L'école *théologique* (Pascal, abbé Bautain) n'admet d'autorité que la révélation ;
Reid et les Écossais s'en rapportent au *sens commun*, et les positivistes au *calcul* et à l'*observation*.

III. Science et ignorance.

« Savoir, c'est connaître avec certitude. » (SAINT THOMAS.)
L'ignorance est le manque de science. Elle est partielle ou totale.
Différence entre errer et ignorer.
Errer, c'est se tromper, c'est affirmer ce qui n'est pas ou nier ce qui est ;
Ignorer, c'est simplement ne pas savoir : c'est un état de l'esprit purement négatif.
L'erreur est plus fâcheuse que l'ignorance ; c'est en quelque sorte une *double ignorance*.
Avoir conscience de son ignorance est un des plus sûrs moyens de se préserver de l'erreur.

Entre la science et l'ignorance, il y a deux intermédiaires : le doute et l'opinion.

Le doute.
—
Diverses sortes.

Le doute est l'hésitation de l'esprit entre l'affirmation et la négation.
Sa cause naturelle est la faiblesse de l'esprit humain ; sa cause morale est dans les passions.

Il faut distinguer le doute naturel, résultat de l'imperfection de l'esprit humain, du doute rationnel, scientifique ou philosophique, qui est une suspension provisoire du jugement, inspirée par la prudence et le désir de la vérité. — C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. » (BOSSUET.) Mais il faut bien se garder du doute universel, tel que l'enseigne Descartes ; il conduit au *scepticisme*, qui est un doute *irrationnel et contre nature*. Le *sceptique doute* pour douter ; il nie la vérité ou tout au moins la possibilité d'y atteindre.

IV. Le doute.
—
L'opinion.

L'opinion.
—
Probabilité.
—
Science.

L'opinion est une croyance mêlée de doute ; elle repose sur des motifs plus ou moins vraisemblables, mais non certains.
Opinion et science. — La science implique la certitude ; l'opinion, le doute ;
La science n'admet pas de degré dans la vérité ; l'opinion est plus ou moins probable ;
La science est stable, impersonnelle, permanente ; l'opinion est variable, individuelle, changeante.
Origine de l'opinion. — L'opinion est produite par l'apparence de la vérité ou la vraisemblance, c'est-à-dire par la *probabilité*.
On distingue la *probabilité mathématique*, qui peut être calculée, et la *probabilité morale*, qui ne peut pas l'être.

V. Foi et science.

La foi, c'est la croyance au témoignage.
On distingue la foi *divine* ou *religieuse*, croyance au témoignage divin, et la foi *humaine*, croyance au témoignage des hommes.
La première, qui a pour base la *révélation*, est un criterium certain pour les vérités surnaturelles ;
La seconde sert de fondement à l'histoire et à tout enseignement.
La foi est un *besoin*, une loi de notre nature : toute science implique un acte de foi à l'intelligibilité des choses et à l'efficacité des moyens de connaître.
Il y a une foi *instinctive* qui n'est que l'instinct de *crédibilité*, et qui peut nous tromper, et une *foi raisonnée*, en vertu de laquelle l'homme ne croit que parce qu'il voit qu'il doit croire.
La raison discute les motifs de crédibilité et ne donne son adhésion qu'à la vérité évidente ou démontrée. « Elle ne peut, dit de Bonald, céder qu'à l'autorité de l'évidence ou à l'évidence de l'autorité de celui qui enseigne. »

Foi et science. — Croire, en général, c'est adhérer à la vérité.
Si l'on comprend tout ce que l'on croit, il y a science ; dans le cas contraire, il y a foi.
La science seule ne suffit pas à l'homme. « On n'est fort que de ce que l'on croit, et non pas de ce que l'on sait. » (M. DE BIRAN.)
Les grandes inspirations, les grands dévouements viennent des fortes croyances. L'idéal, en ceci, c'est la foi éclairée par la science, « la foi raisonnable, » comme dit saint Paul.